

jamais : il n'y en a pas...» Et comparant l'agonie de Sainte-Beuve à celle de Barbès : « Barbès, » dit-elle, « est doux et souriant. Il ne lui semble pas, et il ne semble pas non plus à ses amis, que la mort le séparera de nous. Celui qui s'en va tout à fait, c'est celui qui croit finir et ne tend la main à personne pour qu'on le suive ou le rejoigne. » Mais, si Sainte-Beuve avait pu lire ces lignes, il aurait sans doute répondu à George Sand que les croyances sont des actes de foi et que la foi ne se commande pas plus que la santé. C'est l'impression que l'on éprouve en fermant le volume où se trouvent tant de pages d'un si bel accent d'énergie et d'espérance. Elles ne guériront personne de ceux qui sont malades à un certain degré, pas plus qu'elles n'ont guéri Flaubert. Il n'y a pour les souffrances de la vie morale comme pour celles de la vie physique qu'un remède, c'est le temps — qui nous ouvre tôt ou tard la porte derrière laquelle s'apprend le mot de l'énigme. Cette porte, et George Sand, la vaillante, et Flaubert, le désespéré, l'ont franchie pour ne plus la passer. Lequel avait raison, de la noble femme qui ne doutait plus, ou du grand négateur, son ami d'il y a vingt ans ? Il y a quelque chose de plus effrayant que le silence des espaces infinis dont s'épouvantait Pascal, c'est le silence des grandes âmes qui s'en sont allées, — nous ne savons où !

IX •

JULES VALLÈS⁽¹⁾

Je voudrais parler sans passion d'un homme qui, de son vivant, fut tout passion, et qui, mort, vient de passionner ses amis comme ses ennemis, la rue comme la presse, — j'ai nommé Jules Vallès. Le psychologue a le devoir de demeurer impartial devant toutes les natures humaines, s'il veut les comprendre. Chaque homme, en effet, a subi, pour arriver à une formation définitive de son caractère, des centaines d'influences que nous ne connaissons pas. Cette ignorance doit nous décider à suspendre notre jugement, si nous tenons à être justes, même à l'égard des personnes dont les idées répugnent le plus à nos idées. J'ajoute que cette impartialité est plus nécessaire encore à qui veut se placer au point de vue historique ; et pour celui qui étudie notre époque si confuse et si complexe, le grand agitateur qu'on enterrait tu-

(1) A l'occasion de sa mort (1885).

multeusement voici quinze jours est un phénomène d'histoire, un échantillon très précieux de l'espèce révolutionnaire. Jules Vallès ne se contenta pas d'agir, comme la plupart de ceux de sa race. Il a écrit et il s'est raconté. Doué à un degré supérieur du pouvoir de traduire sa sensibilité avec des mots, il s'est longuement et minutieusement confessé dans quelques volumes, documents de première main et qui nous introduisent dans l'arrière-fond même de sa vie morale. Grâce aux *Réfractaires*, grâce à l'autobiographie en trois volumes qu'il a intitulée *Jacques Vingtras*, nous pouvons nous représenter le secret agencement des rouages qui déterminèrent les actes de cette vie. Les faits matériels n'abondent pas dans ces livres. Ils sont d'ailleurs connus de tous. On sait communément que Vallès naquit, vers 1830, en Auvergne, qu'il fut l'enfant malheureux d'un petit professeur de province, qu'il lutta contre la misère à Paris, qu'il se fit connaître au *Figaro* hebdomadaire par les articles réunis dans son premier volume, qu'il participa à l'insurrection de la Commune, qu'il passa les années de l'exil à Londres, et aussi qu'une fois revenu de l'exil, il reprit son œuvre d'anarchiste et de démolisseur social où il l'avait laissée, non moins implacable dans son dernier journal que dans ses premiers articles de jeune écrivain pauvre et obscur. C'est là comme le dessin visible de cette existence. Lisez maintenant ce *Jacques Vingtras*, et, derrière ces événements, vous verrez apparaître les causes profondes

dont ils sont la manifestation saisissable : une certaine sorte de sensibilité d'abord, puis l'influence d'un certain milieu, enfin, comme résultat du conflit de ce milieu et de cette sensibilité, une vue particulière de la vie, si caractérisée, si violente, qu'elle a conduit cet homme à représenter, avec une saillie exceptionnelle de physionomie, toute une catégorie d'autres hommes nos contemporains et ses semblables.

I

« Rien que *mes idées, à moi*, c'est terrible ! Des idées comme en auraient un paysan, une bonne femme, un marchand de vin, un garçon de café ! Je ne vois pas au delà de mes yeux, pas au delà, ma foi non ! Je n'entends qu'avec mes oreilles, des oreilles qu'on a tant tirées... » Tout Jules Vallès tient dans ces quelques lignes avec ses puissances de vision et ses insuffisances. Nul écrivain n'a été emprisonné plus que celui-ci dans la sensation personnelle et animale des choses. Ce qui ressuscite dans son esprit, quand il songe, ce sont des couleurs, des sons, des odeurs, le tout d'une manière très intense à la fois et très bornée, car ces images ne lui servent pas d'instrument pour sortir de lui-même. Il en jouit ou bien il en souffre, à la manière des enfants et des sauvages. Aussi,

comme les enfants, charge-t-il naturellement ses phrases d'onomatopées qui reproduisent l'impression directe et concrète. Dès la première page de *Jacques Vingtras*, l'auteur raconte qu'il était beaucoup fouetté : « *Vlin! Vlan! Zon! Zon!* — Voilà le petit Chose qu'on fouette... » Il décrit une promenade à cheval : « La bête va l'amble, *tatata, tatata*, toute raide; on dirait que son cou va se casser, et sa crinière couleur de mousse roule sur ses gros yeux qui ressemblent à des cœurs de mouton... » Et durant les trois volumes ce sera ainsi, à chaque page, des sursauts de style destinés à traduire des bruits et des mouvements. Ces phrases vous entrent dans les oreilles comme le fracas d'une rue, comme l'accent d'une voix. La sensation est copiée telle quelle, ou plutôt elle s'est inscrite toute seule dans cette prose. De là dérive un autre caractère de ce style, qui est la recherche et la trouvaille de la comparaison purement physique. Les associations d'idées sont ici des associations d'images, et d'images d'objets. J'ai souligné, comme très significatif, le membre de phrase où les yeux d'un cheval se trouvent assimilés à des cœurs de mouton. Voici une description de marché où le procédé se fait plus palpable encore : « Les vestes des hommes se redressent comme des queues d'oiseau. Les cotillons des femmes se tiennent en l'air comme s'il y avait un champignon dessous. Des cols de chemise comme des oreilles de cheval, des pantalons à pont, couleur de vache, avec des boutons larges comme des

lunes, des chemises pelucheuses et jaunes comme des peaux de cochon, des souliers comme des troncs d'arbres... » Evidemment la méthode de cet esprit est de lier ensemble des souvenirs d'ordre matériel, parce que la nature de ce système nerveux est de retenir seulement des souvenirs de cet ordre. « Les mitrons », dit-il en parlant des boulangeries devant lesquelles il passait à cinq ans, « les mitrons ont les joues blanches comme de la farine et la barbe blonde comme de la croûte... » Un enfant, en effet, a cette façon de saisir la réalité. L'auteur de *Jacques Vingtras* a écrit de cette manière jusqu'à la fin, parce qu'il a, jusqu'à la fin, vu et senti ainsi.

« Mon père, » a-t-il dit quelque part, « est le fils d'un paysan qui a eu de l'orgueil et a voulu que son fils étudiât pour être prêtre... Il s'est installé, un beau jour, dans une petite chambre, au fond d'une rue noire, d'où il sort pour donner quelques leçons à dix sous l'heure, et où il rentre pour faire la cour à une paysanne qui sera ma mère... » Cette hérédité suffit à expliquer l'imagination de Vallès et sa nuance spéciale. Il est demeuré homme du peuple dans son impression intime de la vie. Traduisez ces mots. Ils signifient la plus absolue incapacité d'arriver à l'idée abstraite. Je ne crois pas qu'il y ait, dans les quatre volumes dont j'ai cité les titres, une seule phrase qui enferme une généralisation ou qui exprime un raisonnement. C'est exactement l'envers de l'esprit philosophique ou scientifique, lequel voit les choses par formules.

Vallès, lui, les voit en elles-mêmes, avec une telle intensité, qu'il ne peut pas aller au delà. En outre, et par suite de cette même intensité, il se trouve incapable de se figurer les objets ou les êtres en contemplateur, c'est-à-dire d'une manière impersonnelle, ou, comme disent les Allemands, objective. Il ne peut pas se détacher de sa personne. Dans une de ses notes sur sa vie de collège, il s'écrie : « Je ne peux cependant pas me figurer que je suis un Latin. Je ne peux pas... Je ne sais pas comment les Latins vivaient. Moi, je fais la vaiselle, je reçois des coups, j'ai des bretelles, je m'ennuie pas mal, mais je ne connais pas d'autre consul que mon père qui a une grosse cravate et des bottes ressemelées... Je me moque de la Grèce, de l'Italie, du Tibre et de l'Eurotas. J'aime mieux le ruisseau de Farreyroles, la bouse des vaches, le crottin des chevaux et ramasser des pissenlits pour faire de la salade... » Ne prenez pas cet aveu pour une boutade sans conséquence. C'est la constatation d'un trait essentiel de cette imagination. Le don de la métamorphose intellectuelle lui était refusé par l'énergie même de la sensation animale. Aussi dans tous ses livres ne trouverez-vous jamais l'évocation d'un individu qui ne soit lui, ou qui n'ait des rapports avec lui. Il ne voit pas les hommes qu'il rencontre, en eux-mêmes et de leur point de vue. Il les saisit dans leurs relations avec sa propre nature, d'une manière très pittoresque et très vive, mais ne lui demandez jamais de se transformer en autrui par la compréhension,

comme ce fut, par exemple, le plaisir habituel d'un Tourguéniev ou d'un Balzac. Il ne le pourrait pas plus que ne le pouvait sa mère, elle qui le torturait sans savoir qu'elle le torturait. Ne lui demandez pas non plus de se transformer dans les choses, c'est-à-dire de saisir la complexité des objets qui l'entourent, et d'admettre, par suite, comme inévitables, les conditions, même hostiles, où il se trouve engagé. Il jouit et il souffre trop vivement. L'amour et la haine, le désir et la colère, se mélangent à toutes ses descriptions, parce que toutes ses impressions en sont teintées. C'est le secret de l'énergie infuse dans cette langue et de son étrange saveur. Parlant de son désir de pêcher, quand il était tout petit, il s'exalte : « Un goujon pris par moi ! — *Il portait toute mon imagination sur ses nageoires...* » Phrase singulière et d'une justesse admirable sous sa forme comique ! C'est le propre d'un tempérament semblable de s'en aller tout entier dans la convoitise ou la répulsion, de subir la tyrannie de chaque secousse venue du dehors. C'est dire que, dans le développement d'une créature douée de cette sorte, l'action du milieu est décisive. On va voir quel fut celui où le hasard jeta Jules Vallès.

II

« Un métier, » s'écrie Jacques Vingtras à plusieurs reprises dans sa douloureuse confession. « Ah! tout mon talent pour un travail qui occupe les bras, brise le corps, et permette de vivre parmi les simples!... » C'est là un souhait qui vaut les autres souhaits de ceux qui reçoivent de la nature le pouvoir fatal d'écrire. Ils écriront toujours, et toujours l'univers tiendra pour eux dans leur encrier. Cependant Vallès était sincère en se rêvant une destinée d'ouvrier, et il y voyait juste sur l'origine de sa détresse intime. Avec la sorte d'imagination que la nature lui avait départie, la classe intermédiaire où il était né devait lui fournir l'occasion d'une torture constante. Son père est un pauvre diable de professeur pauvre qui gagne à grand-peine la vie des siens à travers beaucoup d'humiliations. L'enfant souffre dans ses appétits matériels que le grand exercice physique ne dompte pas. Il souffre aussi dans son orgueil, car le pouvoir qu'il possède de se représenter avec force les sensations le contraint à s'exagérer les déboires d'amour-propre qu'il lui faut supporter. Sa mère est une paysanne que l'inconnu des mœurs bourgeoises épouvante et attire à la fois; elle rudoit son fils parce qu'elle-même est rude; elle l'habil-

mal parce qu'elle-même ne sait pas s'habiller; elle le méconnaît parce qu'elle-même ne se comprend pas bien, et les petits désastres de cet intérieur sans certitudes deviennent des supplices pour ce garçon qui s'affole dans les mésintelligences de sa famille. Les bourgeois en face desquels il se trouve hors de sa maison ne font qu'augmenter ce froissement premier. Chose étrange! Il n'y a pas trace dans cette autobiographie d'une amitié d'enfance, d'une de ces douces fraternités d'élection propres à la douzième année. Jacques Vingtras se sent trop différent des autres et par la fortune et par la nature. Il hait ses maîtres, parce que ces derniers sont les instruments de la discipline du collège, si absolument contraire aux besoins de son âme, plébéienne jusqu'à en être aisément sauvage. Oui, il les hait, et d'une haine qui confine parfois à la férocité. Songeant qu'il a été couronné à une distribution de prix et qu'on a ri de lui voir le front chargé de trois couronnes, il dit : « *C'est le premier ridicule qui m'ait écorché le cœur!* » Quoi d'étonnant si, rencontrant, après des années, un de ces maîtres qui, dans une minute de vivacité, a levé la main sur lui, il se prend à se venger avec fureur. — « Il me souffleta un mardi : — un mardi matin. Je n'ai pas oublié le jour, je n'ai pas oublié l'heure... » Et il lui saisit le poignet : « Je vous tiens et je vais vous garder le temps de vous dire que vous êtes un lâche, le temps de vous gifler et de vous botter, si vous n'êtes pas un lâche jusqu'au bout, si vous ne m'écoutez pas vous insulter comme

j'ai besoin et envie de le faire, parce que vous m'êtes tombé sous la coupe...» Vous souriez devant cette folle réapparition de la colère de l'enfant chez l'homme fait. Mesurez plutôt à la force de cette réapparition la force primitive de cette colère, et quel levain de révolte fut déposé alors dans l'âme de celui qui devait dédier ses confessions : «A tous ceux qui crevèrent d'ennui au collège, ou qu'on fit pleurer dans la famille, qui, pendant leur enfance, furent tyrannisés par leurs maîtres, ou rossés par leurs parents.»

Donc, révolte contre les personnes, telle est l'attitude du précoce enfant, et aussi révolte contre les idées. La nature d'esprit qui le rend rebelle à ses parents et à ses maîtres le raidit contre l'enseignement qu'on lui impose. J'ai copié tout à l'heure le passage où il décrit ses impressions devant ses sujets de composition. Un des traits les plus curieux de ses confidences d'écolier me paraît être la complète indifférence où l'a laissé la beauté, — telle que la révèle l'antiquité classique. Visiblement les vers attendris de Virgile, la noble prose de Tite-Live, l'ardente rhétorique de Tacite, ne lui ont jamais représenté qu'une salle d'étude puante, où, parmi les faces grossières des camarades, sous le regard inquisiteur du maître, il s'agit de noircir une feuille de papier blanc, afin de mériter l'éloge inutile d'un proviseur haï, au jour de la distribution des places. «Je ne sais pas ce que c'est que la liberté, moi, ni ce que c'est que la patrie. J'ai toujours été fouetté, giflé, — voilà pour la liberté;

— pour la patrie, je ne connais que notre appartement où je m'embête et les champs, où je me plais, mais où je ne vais pas...» Tel est le cas qu'il fait des sentiments exprimés par les grands poètes d'autrefois. L'afflux des sensations personnelles est encore ici trop fort. Tout ce qui est présent, concret, immédiat s'empare de lui et l'absorbe. Il n'est pas davantage attiré par la poésie de la religion, si puissante pour les enfants à imagination tendre, ni par le mystère de la philosophie, si fascinateur pour les enfants à imagination morale. Sa mère l'entraîne à la messe de minuit, mais il a respiré dans la rue l'odeur des grillades de porc, préparées pour le réveillon : «Cet arôme de salaison domine tous mes souvenirs. Une satanée petite queue de cochon m'apparaît partout, même dans l'église. Le cordon de cire au bout de la perche de l'allumeur, le ruban rose qui sert à faire des signets dans le livre, et jusqu'à la mèche du vicair qui se tirebouchonne, isolée et fadasse, au coin d'une oreille violette, la flamme même des cierges, la fumée qui monte, en se tortillant, des trous des encensoirs, sont autant de petites queues de cochon que j'ai envie de tirer, de pincer ou de dénouer, que je visse par la pensée à un derrière de petit porc gras, rose et grognon, et qui me font oublier la résurrection du Christ, le bon Dieu, Père, Fils, Vierge et C^o...» Telle est son émotion devant les pompes de la liturgie catholique. Il a connu, d'autre part, un vieux maniaque qui démontrait l'existence de Dieu en représentant les

preuves classiques par des haricots : « Tous les haricots sont dans le coin, donc, Dieu existe... » Quand il songe aux problèmes métaphysiques, c'est le bonhomme grotesque et ses pareils qu'il aperçoit, en sorte que littérature, religion et philosophie se confondent pour lui dans un pêle-mêle de mornes ou d'odieux souvenirs, sans qu'une émotion ou exaltante ou consolante s'y mêle.

Il sort du collège et il entre dans la vie libre. Y rencontre-t-il du moins un milieu auquel sa sensibilité particulière puisse s'adapter? Pas davantage. Comme sa famille est isolée entre la bourgeoisie et la classe ouvrière, il ne voit aucune protection sur quoi s'appuyer. Comme il n'a d'autre titre en poche qu'un diplôme de baccalauréat, il ne peut du premier coup entrer dans une carrière. Il faudrait attendre, travailler encore d'après des programmes, — et pourquoi?... Pour se glisser plus avant dans cette bourgeoisie régulière dont il hait tout, esprit et mœurs! Le voilà lancé dans la bohème; avec quels sentiments, les premières lignes des *Réfractaires* en font foi : « Il existe de par les chemins une race de gens qui, au lieu d'accepter la place que leur offrait le monde, ont voulu s'en faire une toute seule, à coup d'audace ou de talent, qui, se croyant de taille à arriver d'un coup, par la seule force de leur désir, au souffle brûlant de leur ambition, n'ont pas daigné se mêler aux autres, prendre un numéro dans la vie... » Quel moyen cependant de gagner son pain avec de pareilles dispositions d'âme, dans ce vaste

Paris où chacun travaille? Et voilà qu'il faut subir les hasards douteux des professions louches, donner des leçons au rabais, rimer des chansons pour les almanachs, rédiger des réclames pour des magasins, et, à travers ces aventures de la noire misère, souffrir comme au collège dans tous ses appétits contrariés, dans toute sa sensualité bridée. C'est la révolte encore qui est au bout de cette existence de jeune homme, comme elle était au terme de ces années d'une lamentable enfance. « Il faut bien que les déclassés se casent ou se vengent. Et voilà pourquoi il coule tant d'absinthe dans les poitrines ou de sang sur les pierres; ils deviennent ivrognes ou émeutiers... » L'enfant placé dans un milieu contraire à sa sensibilité innée a donné naissance au collégien blagueur et furieux, le collégien s'est changé en un réfractaire malheureux, et du réfractaire, voici jaillir le révolutionnaire qui ne désarmera pas.

III

« Oui, tu nous le payeras, société bête... Tu ne perdras rien pour attendre. J'aiguiserai l'arme qui un jour t'ensanglantera... » Ecoutez bien ce cri de guerre, et ne croyez pas que ce soit là une simple déclamation de littérateur. La flamme des incendies de la Commune éclaire des phrases sembla-

bles de la plus effrayante lumière. La destruction du vieux monde, à ce programme se borne la doctrine de Jules Vallès, mais cela même donne une valeur typique à tous ses livres. Il n'est pas un révolutionnaire par théorie, comme un Robespierre ou un Saint-Just. Il n'est pas davantage un révolutionnaire par ambition, tel que fut ce barbare de Danton, qui ne demandait sans doute qu'une place à la mesure de ses appétits pour se ranger, comme firent tant de personnages de 89 sous le premier empire, du côté de la résistance. Jacques Vingtras n'appartient ni à l'une ni à l'autre de ces deux classes. Des théories sur la rénovation sociale? Où les aurait-il prises? Il l'avoue lui-même, avec cette terrible franchise qui fait la force de ses moindres écrits : « Tu as dû, pendant tes moments durs, songer au remède contre la famine et ruminer les articles frais d'un code de justice sociale... Qu'apportes-tu du fond de ta jeunesse affreuse?... *Réfléchir? Etudier? Quand?...* » Une ambition? Pourquoi en aurait-il une? Est-ce que la richesse ou le pouvoir rafraîchiraient l'ardeur brûlante d'un sang que consume la fièvre des inexpiables rancunes? Les faits sont là : Vallès a connu, durant ses dernières années, sinon la fortune, du moins l'aisance, et sinon la gloire, la renommée. Sa fièvre de révolution en fut-elle diminuée une heure? A-t-il cessé de prêcher la guerre et toujours la guerre contre cette société qu'il ensanglantait en effet de sa plume, parce que c'était la seule arme à sa portée? C'est que la révolution

était pour lui « la minute espérée et attendue depuis la première cruauté du père, depuis le premier jour passé sans pain, depuis la première nuit passée sans logis... — *Elle est la revanche du collègue!* » Oui, du collègue comme du reste, comme de toute une jeunesse qui n'a pas pu trouver un accommodement entre sa façon de sentir et son milieu, et d'un âge mûr qui ne le trouvera jamais. Que faire, sinon détruire, abattre ce qui reste debout de l'édifice social, par désespoir de le sentir inhabitable, accomplir une besogne de nihilisme? Et c'est bien aussi le seul mot qui caractérise exactement l'esprit de *Jacques Vingtras*, des *Réfractaires* et de *la Rue*. Vallès fut un exemplaire, et le plus saisissant peut-être, du nihiliste français.

Du nihiliste en effet, du Bazarof redoutable que Tourguéniev nous montre par exemple dans *Pères et Enfants*, il a l'ironie cruelle et l'infatigable force de négation. Le premier volume de *Jacques Vingtras*, consacré tout entier à raconter les plaies de son enfance et la misère morale de ses parents, permet de mesurer cette force. Pas un souvenir de famille qui ne suscite dans cette âme ulcérée l'aversion et le dégoût. Du Bazarof de Tourguéniev, il a encore la haine de la littérature, lui, le littérateur d'une prose si intense, et comme une horreur de l'admiration, cette forme enivrée de l'amour intellectuel : « A la hotte, ce tas de vieilleries; à bas le mélodieux Virgile et l'immortel Patachon qui a fait *l'Illiade* et *l'Odyssée!*... Cascade, Hortense Schneider, et toi, vieil Homère, aux Quinze-

Vingt!...» De ce même nihiliste russe, il a le mépris inné pour ses prédécesseurs, même en révolte : 1789 et 1793, mais c'est encore de la tradition, de la légende... « Vos longs cheveux, Robespierre et Saint-Just, tout ça, c'est de la blague. Vous êtes les calotins de la démocratie... Il m'arrive souvent le soir, quand je suis seul, de me demander si je n'ai pas quitté une cuistrerie pour une autre, et si, après les classiques de l'Université, il n'y a pas les classiques de la Révolution — avec des fournisseurs rouges et un bachot jacobin...» Voici pourtant un premier trait qui le distingue de son frère slave et par lequel son nihilisme demeure celui d'un occidental et d'un Français : tout destructeur de la société qu'il puisse être, par tempérament et par éducation, il demeure social, en ceci qu'il lui faut l'opinion des autres. Il n'a pas ce pouvoir d'isoler son âme, face à face avec son idée, qui permet au révolutionnaire russe d'aller et de venir comme en dehors des autres hommes. Parlant d'un projet de régicide, Jacques Vingtras s'écrie : « Il aurait fallu être en bande *et que personne ne fût spécialement l'assassin...* » Apercevez-vous là, même dans la révolte, le civilisé, pour qui la conscience des autres existe et qui ne peut pas se sentir jugé? — Ce qui le sépare encore de Bazarof, que j'ai choisi comme type afin de préciser davantage, c'est que Bazarof sort de la science. C'est un positiviste et c'est un illettré. Vallès sort, au contraire, de l'éducation classique. Il est un Latin, et l'héritier malgré lui de l'antique esprit de

la civilisation romaine, même en la reniant. Il a le sentiment oratoire, le goût de la phrase habile, un art très savant sous sa rudesse visible. Il a beau s'insurger contre les Lettres, elles l'ont saisi, et il est leur œuvre. C'est à elles qu'il a demandé son pain dans sa jeunesse, c'est à elles qu'il a demandé son arme dans sa guerre sociale, et, par une contradiction suprême, ce sont elles aussi, ces Lettres indulgentes et immortelles, qui garderont sans doute son nom de prosateur, âpre et violent, contre l'éternel oubli.